





**L'ÉCOLOGIE  
SINON  
RIEN**



**Claude-Marie Vadrot**

# **L'ÉCOLOGIE SINON RIEN**

**Chronique sur ceux qui  
s'obstinent à ne pas y  
croire**



**delachaux  
et niestlé**

Extrait de la publication

À tous ceux qui, depuis des dizaines d'années,  
se sont battus pour nous alerter et nous pousser à agir.

Conception graphique : Valérie Gautier  
Préparation de copie : Véronique Cezard  
Correction : Catherine Wimphen

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement et sous quelque  
forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm,  
duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique),  
sans une autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 978-2-603-01840-8

© Delachaux et Niestlé, Paris, 2012.

Dépôt légal : mars 2012.

Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

# **INTRODUCTION**

---



# PENSEURS ET POLITIQUES DÉVOYÉS CONTRE ÉCOLOGISTES PROPHÉTIQUES

**D**epuis les années 1970, je fais partie des journalistes qui répercutent – et parfois critiquent – le travail patient, passionnant, novateur, difficile et souvent prophétique des associations et des scientifiques qui cherchent à expliquer les dangers menaçant autant la planète, au nord, comme au sud, que notre santé. Beaucoup de ces précurseurs, amateurs ou professionnels, ont conjugué leurs efforts pour accumuler depuis des décennies les dossiers qui montrent et démontrent aux opinions publiques l’ampleur des dégâts environnementaux. Des politiques de tous bords ont longtemps considéré ces dégâts comme négligeables : les destructions déjà en cours ne justifiaient pas à leurs yeux la remise en cause de la course au « toujours plus » de nos sociétés. Je garde précieusement en archives écrites et sonores les ricanements des partis et d’une grande part de la classe scientifique, en 1974, lors de la candidature à la présidence de la République de l’agronome René Dumont. Le personnel politique de droite et de gauche

se moqua ouvertement de l'homme qui annonçait l'essence vendue un jour à 10 francs le litre (1,50 euro...), la pénurie d'eau potable dont il buvait un verre à chaque intervention télévisée, les grandes pollutions, le danger du gaspillage de matières premières, l'empoisonnement des terres par les pesticides ou encore des famines en Afrique. Il proposait, au nom des écologistes et protecteurs de la nature déjà réunis, de remplacer le *stimulant argent* par le *stimulant bonheur*. Je me souviens aussi d'une représentante du Parti socialiste venue demander, après le premier tour, le désistement des « écolos » imprudemment vêtue d'un superbe manteau de fourrure : l'accueil des naturalistes, sur la péniche qui servait de quartier général à la campagne de René Dumont, fut on ne peut plus froid et ils faillirent l'éconduire. Je pense que, aujourd'hui, Édith Cresson a peut-être compris... François Mitterrand et son entourage accusèrent les écologistes et leur 1,34 % de voix du premier tour d'avoir contribué à l'échec de la candidature socialiste. De part et d'autre, les rancunes et la méfiance sont restées longtemps tenaces : François Hollande en administre souvent la preuve, et les écologistes le lui rendent bien...

France Nature Environnement, Les Amis de la terre, Greenpeace, la Confédération paysanne, le WWF-France, Robin des Bois, la Ligue pour la protection des oiseaux, l'Association des journalistes pour la nature et l'écologie, et bien d'autres groupes encore, plus modestes, ont commencé depuis des dizaines d'années, avec constance et opiniâtreté, à jouer les lanceurs d'alerte, bien avant que l'expression ne soit inventée. Tous ont porté à bout de bras, de colloques en manifestations ou en résistances sur le terrain, les découvertes, les constatations et les inquiétudes des militants modestes. Ceux-ci, le nez

sur la nature et les écosystèmes ravagés, en France et ailleurs, s'inquiètent et racontent depuis des lustres l'appauvrissement de la biodiversité, les pollutions de l'air ou de l'eau et les empoisonnements contre lesquels les industriels – avec la bénédiction de la plupart des politiques indifférents – n'ont pas pris et ne prennent toujours guère de *précautions*. Lors de cette première et timide prise de conscience – qui devint progressivement une vague verte questionnant tout le monde –, les médias avaient manifesté au mieux une indulgence amusée et sceptique pour les « protecteurs des petits oiseaux », mais le plus souvent un mépris affiché sans vergogne. Ainsi, au début des années 70, j'ai demandé à ma rédaction en chef – je travaillais comme grand reporter pour l'étranger dans un quotidien – de couvrir aussi les questions de pollution et de destruction de la nature. Celle-ci accepta, mais exigea que je prenne un pseudonyme pour traiter de ce que l'on appelait alors « l'environnement ». Cela ne faisait pas sérieux, aux yeux des lecteurs, et surtout des confrères, argumentait mon journal, que le même rédacteur traite de la guerre au Pakistan et de la protection des écosystèmes... Je ne l'ai jamais oublié. Aujourd'hui, alors que les rédactions ont revu leur intérêt à la hausse sous la pression de l'opinion publique et des chercheurs, les contempteurs de l'écologie voudraient restaurer la force de ce mépris.

Les militants de la nature et les scientifiques concernés ont souvent été les premiers témoins, parfois dubitatifs et surpris, des prémices des manifestations du changement climatique et de l'étendue des pollutions. Mais n'est-ce pas logique ? Qui mieux qu'un ornithologiste peut discerner qu'il « se passe quelque chose » dans la mécanique climatique mondiale quand des oiseaux modifient leurs migrations ? Qui mieux

qu'un botaniste va s'interroger quand des plantes disparaissent sans cause apparente ? Qui mieux qu'un naturaliste de la montagne se rend compte du recul d'un glacier, qui, bien qu'annuel, reste imperceptible aux yeux des béotiens ? Qui mieux que les pêcheurs à la ligne étaient à même de constater la baisse de la qualité ou de la quantité de l'eau une partie grandissante de l'année ? Ces observateurs furent les premiers à écrire tout cela dans leurs revues spécialisées, puis à organiser des manifestations, contre les pollutions, dès le début des années 60. Sous leur pression, le Parlement vota la première loi sur la protection de l'eau, en 1964. Et qui plus efficacement qu'un cancérologue, établissant les comptes de l'augmentation inexplicée de certaines tumeurs, peut faire le lien de cause à effet avec les produits chimiques accumulés sans précaution dans notre environnement quotidien et dans nos organismes ?

Ces militants modestes et passionnés, ces vigies de l'environnement, ces praticiens du milieu, ces naturalistes, ces scientifiques, ces spécialistes cherchaient tous à prévenir. Et ils suggéraient toujours des solutions pour que la société évite d'avoir à réparer la nature en dépensant des fortunes. De toutes conditions et de toutes formations, ces sentinelles ont toujours été admirables de courage et d'obstination ; elles sont véritablement les prophètes utiles et nécessaires de notre planète menacée. Éternellement accusées de pessimisme et de catastrophisme, elles ont persévéré envers et contre tous devant des bilans de la biodiversité en baisse, des catastrophes plus ou moins naturelles et des accidents industriels aux conséquences désastreuses. Évidemment navrées d'avoir eu raison trop tôt ou trop tard, et toujours inquiètes d'affronter un scepticisme bien trop systématique pour être honnête.

Les imprécations contre les conservateurs de la nature, qui se posaient des questions sur un premier recul de la biodiversité ou de la forêt, ont été lancées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces écologistes avant l'heure osaient déjà questionner sur les conséquences à court et à long terme des « dégâts du progrès », et leurs contradicteurs les présentaient déjà comme d'irréductibles et inconscients ennemis de la science... Il fut même un temps où le vocable « écologie » passait pour un gros mot, une sorte d'insulte à la modernité, au progrès. Après une éclipse de longues années, le vieux refrain scientifique est de retour sous la poussée des écolosceptiques.

Je m'interroge dans ce livre sur les motivations de ces sceptiques professionnels. Pourquoi s'assemblent-ils à nouveau pour tenter de contrer des prises de conscience parfois encore balbutiantes et pour instiller le doute dans l'opinion publique ? Pourquoi contestent-ils, à coups d'arguments économiques, idéologiques et politiques, le travail minutieux de ces grandes associations et de tous ces scientifiques connus et renommés, alors même qu'ils leur ont reproché pendant des années de faire de la politique ? Certains chercheurs ont même été récemment écartés de leurs institutions universitaires pour cause d'écologie scientifique et militante. Et de nombreux journalistes, qui ont mis plus ou moins longtemps à s'émouvoir au cœur de leurs médias dubitatifs, sont désormais également les cibles de nouveaux pamphlets vengeurs et de campagnes de désinformation. Ils sont ouvertement soupçonnés d'avoir partie liée avec les écologistes et les naturalistes : « Tous payés par les écolos pour entretenir des peurs. » Ben voyons !

Quelles mouches piquent donc les néo-contestataires de l'écologie ? Mais peut-être devrait-on dire, plus exactement, quels groupes de pression les incitent et les encouragent à écrire n'importe quoi ? Car ils inondent la toile et les médias de libelles mensongers.

Écologiquement (et économiquement) parlant, la mondialisation a laissé voir son vrai visage, comme par exemple en mars 2011, en privant, pour cause de désordre nucléaire au Japon, des usines automobiles françaises de pièces expédiées chaque jour de là-bas... Les entreprises travaillent de plus en plus en flux tendus et lointains. Ces méthodes industrielles et commerciales bafouent les résolutions proclamées de diminution du gaspillage d'énergie et de réduction des émissions de gaz à effet de serre.

La même situation de pagaille industrielle et économique avait marqué l'année précédente : la paralysie des vols aériens consécutive à l'éruption d'un volcan islandais avait révélé en quelques jours la fragilité des échanges internationaux à trop longue distance. Un constructeur automobile – japonais cette fois-ci – avait dû mettre ses chaînes de montage à l'arrêt faute de livraison d'un élément électronique essentiel venant d'Irlande en avion.

Ces écolosceptiques sont peut-être d'abord poussés par la peur que les écologistes aient finalement raison. Et s'il nous fallait inéluctablement changer de vie et de modes de consommation ? Et s'il fallait réellement mettre fin aux gaspillages ? Et s'il fallait cesser de jeter nos portables, nos ordinateurs, nos machines à laver et mille autres objets, sous la seule pression de la mode et non de la nécessité, ou encore cesser d'acheter des clous et des tournevis sous plastique ?

Ils sont peut-être poussés ensuite par la crainte que la sagesse finisse par l'emporter, et que les politiques modifient les règles libérales de la mondialisation et abjurent leur foi inébranlable en n'importe quel progrès appuyé sur un niveau de vie souvent factice et toujours provisoire.

Je veux, par ce livre, effectuer une véritable plongée dans un monde saisi par une négation désespérée – et parfois efficace – des réalités. Un déni dans l'expression duquel se croisent des politiques, des penseurs et des scientifiques dévoyés, des Américains obstinés et les groupes industriels qui les soutiennent. Toujours les mêmes. Janus aux cent visages, menteurs, qui pensent et répètent inlassablement pour justifier leurs délires que la contestation écologique est née en 1968, et qu'il faut donc la combattre. Erreur manifeste, doxa sarkozienne, mémoire sélective, car les voix des naturalistes se font entendre depuis bien plus longtemps.

J'ai de quoi éprouver le besoin de rappeler quelques vérités dérangementantes sur *ce que je crois* après quarante ans de familiarité avec des dossiers de plus en plus inquiétants. J'ai de quoi me mettre en colère devant un tel aveuglement méthodiquement organisé.



## **CHAPITRE 1**

# **LES NOUVEAUX PROPHÈTES DU BONHEUR...**

### **La colère peut être bonne conseillère...**

**E**lle guide ce livre, le nourrit et le hante comme une fureur rentrée mais explicite contre les ignorants, les imbéciles, les idéologues et tous ces pourfendeurs, parfaitement intéressés, de l'écologie. Tous dans leurs secteurs, ils ne sont que les charlatans avérés d'une fausse science populiste et peuvent mentir sans vergogne à l'opinion publique. Ils manipulent habilement les médias, comme Claude Allègre, par exemple, qui profite d'une très froide journée d'hiver pour assurer tout sourire aux téléspectateurs que le réchauffement climatique n'est de toute évidence qu'une fable. Il sait parfaitement que ses propos porteront, que le gros mensonge fonctionnera. Il sait pouvoir trouver des millions de gens prêts à le croire, par besoin de se rassurer, par peur d'avoir à changer leur vie. Le même scénario a été déroulé lors de la présentation du plan français de lutte contre le réchauffement climatique, en juillet 2011, par la ministre de l'Écologie. Il a été salué par des moqueries et du scepticisme parce qu'il survenait au cours d'une période de fraîcheur et de pluie.

Je suis d'autant plus indigné par les manifestations du néo-populisme environnemental que de nombreux indices font apparaître, dans les discours et les écrits de certains scientifiques et de nombreux politiques, que les écologistes et les protecteurs de la nature doivent désormais faire face à une authentique opération de communication : les thèmes et les éléments de langage sont minutieusement élaborés et testés avant d'être lancés dans les domaines publics et politiques. Cela ressemble étrangement à un « complot » dans lequel les rôles des idéologues, des pseudo-scientifiques, des polémistes, des économistes libéraux et des bouffons du progrès sans limites sont parfaitement répartis.

Ma colère inquiète et ma fureur contre ces faussaires veulent pointer du doigt, raconter, expliquer, analyser les visions optimistes des étranges coalitions de « bons apôtres » qui ont entrepris avec méthode de remettre en cause la réalité des menaces environnementales et climatiques dont les effets se sont pourtant peu à peu imposés depuis la fin des années 60. Car si lorsqu'une voix isolée et singulière tente de se faire entendre, j'écoute avec intérêt ses avertissements, par contre quand commencent à s'élever les chœurs éplorés de fausses vierges effarouchées de la science, de la politique et du politiquement correct réunis dans les mêmes fantasmes et les mêmes dénis, je me méfie. Voilà qui m'incite à explorer les rebonds, les argumentations et les connivences de ces campagnes lancinantes des prophètes du *tout va bien* et du *n'ayez pas peur*. Ils nous pressent à l'unisson d'accepter les destructions et les erreurs que la majorité de la communauté scientifique reconnaît et explique aujourd'hui. Il y a quarante ou cinquante ans, les sceptiques ricaneurs ou méprisants, encore accrochés aux certitudes scientistes et idéologiques héritées du

XIX<sup>e</sup> siècle, étaient majoritaires et se moquaient des premiers écologistes. Plus tard, les mêmes porteurs de la certitude que la science et les techniques pouvaient guérir tous les maux de la terre ont traité avec mépris le *Printemps silencieux* de la biologiste américaine Rachel Carson. Publié en France en 1966, ce livre dénonçait, entre autres, les dangers des pesticides répandus dans la nature. Le succès populaire, aux États-Unis comme en Europe, de ce premier avertissement solennel et rigoureusement argumenté sur les errements de l'agriculture n'intrigua même pas les moqueurs. Il fallut attendre la fin des années 70 pour que s'annoncent les premières conversions. Elles étaient issues du questionnement de l'opinion publique et de la contestation entretenue sans moyens par un mouvement associatif foisonnant et actif. Cette émanation de la société civile, les écolosceptiques la pourfendent aujourd'hui : ils se sont rendu compte que les avertissements de ces militants désintéressés ont progressivement entraîné et convaincu une majorité de Français, même si la prise de conscience reste fragile et surtout dépendante des nouvelles bourrasques médiatiques. En effet, la réalité des menaces remet en cause les évidences élaborées depuis des décennies en réponse aux professionnels et idéologues de l'optimisme à peine dissimulés derrière les milieux industriels et les forces économiques. Les nouvelles attaques soigneusement organisées contre les préoccupations écologiques ne constituent que la résurgence d'un courant souterrain qui attendait patiemment son heure...

Les scientifiques et les docteurs du *dormez tranquilles, braves gens* ont sarcastiquement voué aux poubelles de l'histoire les courageux lanceurs d'alerte qui s'exprimèrent en 1972 à Stockholm, lors de la première Conférence des Nations unies sur l'environnement. Le président Pompidou, sincèrement

préoccupé de protection de la nature, mais pro-nucléaire, comme je l'avais découvert lors d'un séjour préélectoral chez lui à Cajarc, venait alors de nommer le premier ministre de l'Environnement, Robert Poujade, qui commençait à ouvrir ses dossiers les plus urgents sous l'œil amusé de la classe politique. En 1974, sa prise de conscience lui coûta sa carrière politique chez les gaullistes de l'époque. Les dossiers qu'il avait découverts étaient tous plus urgents les uns que les autres. Ils étaient en général bien préparés, portés par des protecteurs de la nature qui avaient fini par reprendre à leur compte le slogan de Stockholm : « L'environnement, c'est de la politique. » Ce qui constituait un crime de lèse-majesté, la nature ne pouvant pas être mêlée aux préoccupations politiques ! Et pourtant, en liant les destructions aux décisions et aux inactions gouvernementales de nombreux pays, ces sentinelles avaient rassemblé à l'attention de la communauté internationale toutes les preuves des erreurs déjà commises impunément depuis des décennies. Le public découvrit aussi, par exemple, les morts et les handicapés japonais de la baie de Minamata polluée par les rejets de mercure ; il prit aussi conscience de la décimation des forêts, de la Méditerranée déjà abîmée, des baleines et des banquises gangrenées par le DDT ; il fut informé de la disparition progressive des grands fauves ou de la pollution des grands fleuves ; ou encore de la violence faite aux peuples premiers, dont les connaissances et l'environnement étaient ravagés par le « progrès » dans la plus grande indifférence de tous. Bref, le public découvrait également les limites de la croissance. Discrètement exprimés, on commença à lire, y compris dans les conclusions de la conférence, les premiers avertissements sur la montée d'un réchauffement climatique. À sa description, des scientifiques aveuglés s'esclaffaient. Une décennie plus tard,



Réalisation : nord compo multimédia à villeneuve-d'ascq  
Impression : corlet imprimeur s.a. à condé-sur-noireau  
Dépôt légal : mars 2012. n° 104378 ( )  
Imprimé en france